

Président de Brosse

Lettres à Ch.-C. Loppin de Gemeaux

Président de BROSSES, *Lettres à Ch.-C. Loppin de Gemeaux*. Introduction et notes de Yvonne Bezard. Paris. Firmin-Didot et Cie. 1929. 365 pages.

Le Président de Brosse (1709-1777) est connu pour ses *Lettres d'Italie*, dont la dernière édition française date de 1991. Ce recueil regroupe cent six lettres, dont la première est datée du 4 octobre 1737 et la dernière du 28 janvier 1776, toutes adressées à son cousin, Charles-Catherine Loppin (1714-1805), baron de Gemeaux. Elles nous ouvrent le champ de la vie publique et privée d'un homme cultivé et fin lettré.

Ayant acheté la charge de Premier Président de Chambre du Parlement de Bourgogne, les lettres à son cousin sont truffées de passages sur les obligations de sa charge, sur les principaux événements qui la marquent, sur les querelles et jalousies d'un milieu confiné. Il faut noter deux moments essentiels dans l'exercice de ses fonctions. Le premier est développé par l'auteur dans la lettre XXI du 25 juillet 1744 : suite au refus d'exécuter un ordre émis selon une forme qui ne respectait pas les règles en vigueur, il fut – lui et quelques autres – exilé de Dijon durant six mois, jusqu'à ce que la procédure légale soit utilisée. Près de vingt-sept ans plus tard (Lettre CI du 14 mars 1771), de Brosse refuse d'être Premier Président du Parlement de Bourgogne réformé par Maupeou et, de nouveau, il est exilé jusqu'au 26 juin 1775, date du rétablissement de l'ancien parlement. L'exil n'est pas bien sévère – mais, un mal de dent « voilà les vrais maux de la vie » (p. 127) – puisqu'il s'agit principalement de l'interdiction de demeurer à Dijon, sans rien perdre de sa liberté. Notons que, dans les deux cas, de Brosse a pris le parti de s'en tenir à la loi et de ne céder à aucune pression. Le Président fait aussi discrètement allusion aux conflits de l'époque (Bataille de Fontenoy, siège et prise de Pondichéry par les « perfides » Anglais ou tentatives du « Prétendant » Stuart pour établir son père sur le trône d'Angleterre, rivalité de l'Espagne et du Portugal autour des colonies d'Amérique latine, etc.)

Les lettres sont celles d'un cousin à son « cognate et consobrin », la première étant d'ailleurs une lettre de condoléances à la mort du père de Ch.-C. Loppin. De Brosse utilise pour Gemeaux – qu'il tutoie ou, plus généralement, vouvoie – des termes d'adresse chaleureux, le moins beau n'étant pas celui de « cousin de mon âme ». Le provincial qu'il est envie le parisien Gemeaux et lui demande de nombreux services – cela va jusqu'à l'achat de tissus pour meubler une nouvelle demeure. Ils échangent des informations sur les spectacles, principalement théâtraux et musicaux, et leurs interprètes, sur les opinions des uns ou des autres. Les sollicitations d'entremise dans des affaires délicates sont fréquentes – et réciproques – : c'est ainsi que Gemeaux s'activera pour soutenir la candidature à l'Académie Française de de Brosse. Mais sa plus grande requête, tout au long des trente-neuf ans que couvre les *Lettres*, consiste en des demandes d'intervention pour satisfaire sa bibliophilie : visites aux marchands avec lesquels il est en contact (Marchenoir ou Didot), recherche de catalogue de vente de bibliothèques – dès qu'un possesseur de belle bibliothèque meurt, de Brosse est sur les rangs – ou simplement achat d'un titre. Les *Lettres* sont ainsi la source d'une connaissance plus intime de leur auteur : ses amours légères, ses deux mariages, ses enfants, sa santé – il perd peu à peu la vue à partir de 1760 –, son attente du « trépas d'un vieux sempiternel d'oncle », la perte d'une partie de sa fortune suite à la chute des actions de la Compagnie des Indes, son goût des expériences scientifiques, le carnaval de Dijon, etc.

Ces *Lettres* sont en outre un beau portrait d'un lettré du XVIII^e siècle. Si son goût du théâtre et de la musique occupe bien des pages – il préfère Pergolèse à Rameau –, ce sont cependant les écrits qui le passionnent le plus. De Brosse connaît le latin et le grec, mais aussi l'italien et l'anglais. Il a pour amis Buffon, d'Argenson, Paradis de Moncrif, et connaît beaucoup de grands noms littéraires du siècle. Il a l'honnêteté de souligner le génie de deux auteurs, Voltaire et Rousseau, dont il n'apprécie pourtant guère la personnalité, ni le comportement – particulièrement pour Voltaire. Il donne de certains livres des critiques très détaillées. Les deux auteurs, auquel il voue une admiration sans bornes sont Corneille et Montesquieu. De plus, lui-même écrit. Outre ses *Lettres d'Italie*, dont seulement quatre ou cinq ont été

écrites durant son voyage, les autres ayant été rédigées à partir de ses notes, sous l'impulsion du « cousin de son cœur », il a produit un ouvrage sur Salluste, sur les langues, sur les dieux fétiches. Son livre sur les langues rencontre un immense succès, qui lui vaut d'être poussé à présenter sa candidature à l'Académie Française, après la mort de Paradis de Moncrif (1687-1770) – dont l'*Histoire des chats* a été rééditée en 2021. Il fait « ses visites », mais l'opposition féroce de Voltaire lui a fermé les portes de la célèbre institution.

Les lettres à son cousin s'espacent avec le temps et la santé déclinante de de Brosses, au point que certaines années, il ne lui en écrit aucune. Ce recueil fait percevoir l'évolution des goûts durant les deux derniers siècles de l'Ancien Régime. Mais le plus grand plaisir se trouve dans la langue savoureuse que de Brosses utilise, mots ou expressions certes vieillis, mais parfaitement intelligibles dans leur contexte, langue magnifiée par la liberté de ton et l'humour – parfois noir – dont l'auteur fait preuve.

Citations

« Ils (c'est-à-dire les petits Tavannes et Saint-Florentin) n'ont rien gagné à cela, car, si jamais je m'y retrouve, je m'y porterai assurément avec chaleur, et je ne pense pas que leur affaire réussisse jamais, qu'ils ne prennent le parti d'envoyer des Lettres patentes. Le Parlement ne connaît que cette forme, et non celle des lettres de cachet. Il n'est question ici que de la forme qui est du dernier essentiel, et non du fond qui n'est qu'une fadaise. Ce que j'y trouve cependant de plus fâcheux, c'est d'essuyer un dérangement pour une chose ridicule, comme si c'était un article sérieux et qui put tourner au profit du peuple. » XXI, 25 juillet 1744. p. 120-121

« Je sais le respect que nous autres cocus devons à messieurs du célibat. Vous gardez prudemment le vôtre et faites très bien. Ce parti ne peut jamais être mauvais et l'autre est douteux. Ce n'est pas que la chose soit si fâcheuse qu'on se figure quelquefois. J'ai eu un tourment d'esprit inexprimable à changer d'état, et ne m'en suis pas repenti un moment depuis, quoique je sois menacé de me voir au mois d'avril prochain la tête rompue d'une braillarde progéniture. » XV, 10 janvier 1744. p. 101-102

« (...) un sujet aussi léger que celui de faire son époux cocu » L LIII, 9 décembre 1748. p. 212

« Cependant ma gueuserie actuelle, je ne me détache point d'avoir les livres dont je vous envoyai l'autre jour le mémoire par ma dernière lettre. » XXXIII, 13 septembre 1745. p. 152y

« Il n'y a ni raison, ni philosophie contre les sentiments, contre la perte de la douceur journalière de sa vie, de l'intimité individuelle de son cœur. (...) Je ne vois autour de moi qu'un vide affreux » LXXXII, 19 janvier 1762 (mort de sa première femme). p. 296

« Vous vous êtes donc remis à lire le grand Corneille, ce que Mme de Sévigné appelait voyager sur ses vieilles admirations. » XXXVII, 3 février 1746. p. 161

« Rameau me fatigue à force de science. » LIX, 25 juillet 1749. p. 238.

« Quel dommage qu'il ait terni l'éclat d'un génie vivace par la plus basse avarice, par un caractère inquiet et follement jaloux d'une gloire exclusive. » LXV, 2 janvier 1754. p. 260. (en réaction à la fausse nouvelle de la mort de Voltaire).

« Si je ne suis pas enthousiaste de Voltaire, (...) je n'en pense pas moins que vous qu'il ira à tout jamais à la postérité, et dans la première classe des beaux esprits. » LXC, 14 janvier 1769. p. 312

« Jean-Jacques, c'est un fou, mais un homme honnête et vertueux. » LXXVII, reçu le 30 mai 1761. p. 287

« Ledit Jean-Jacques (...) jurait qu'il n'écrit plus pour le genre humain, ni même que rarement pour les quadrupèdes. » LXXXIX, 18 novembre 1768. p. 311

« Jean-Jacques est à Paris dans un cinquième étage, où il copie de la musique, soutient des paradoxes et jouit du plaisir d'être malheureux » CIII, 13 mai 1772. p. 340

« Enfin, et à la male heure, le père Malagrida a été jugé par l'Inquisition, condamné à être brûlé et exécuté, coupable ou non. Voilà un jugement dans lequel il y a sans doute beaucoup de chaleur (...). LXXIX, octobre 1761. p. 291